

Paolo Fresu, Omar Sosa, Trilok Gurtu

Paolo Fresu (trompette), Omar Sosa (piano), Trilok Gurtu (percussions)



Paolo Fresu - Omar Sosa - Trilok Gurtu : trois des ténors les plus talentueux du jazz actuel s'unissent pour un trio haut en couleurs et en sons :

- Paolo Fresu, le célèbre trompettiste sarde à l'interprétation si personnelle et vibrante,

- Omar Sosa, le pianiste et compositeur cubain aux performances éclatantes tant en jazz qu'en musiques afro-cubaines

- Trilok Gurtu, le percussionniste indien dont la virtuosité a accompagné les plus grands, de Joe Zawinul à John Mac Laughlin.

La rencontre de ces trois «forts en jazz» est une des plus belles surprises de l'année. Leaders charismatiques, éprouvés à toutes les aventures sur des terrains musicaux ouverts au monde, compagnons de route des plus importants créateurs contemporains, les voilà réunis pour notre grand bonheur dans un projet sans contrainte où fusionnent librement leurs riches univers. Un véritable kaléidoscope sonore qui nous emporte dans une transe hypnotique d'un genre nouveau.

Omar SOSA



Musicien migrateur omni-présent sur les scènes du monde entier depuis une quinzaine d'année, il multiplie les expériences aux frontières des musiques Caraïennes, d'Afrique et d'Amérique du sud. Il invente un son urbain d'une rare fraîcheur.

Paolo FRESU



La sonorité pleine, claire, tranquille et joyeuse de Paolo Fresu fait de ce grand trompettiste Sarde une voix immédiatement identifiable. Il est sans contexte le trompettiste le plus en vue de la scène Européenne, qui ne manque pourtant pas de talents.

Trilok GURTU



Virtuose indien de la percussion, il a été qualifié par un journaliste de la BBC de « serial collaborator ». John Mc Laughlin, Jan Garbarek, Dave Holland, Neneh Cherry, Omara Portuendo, Pat Metheny, Annie Lennox, tous ont trouvés en lui un musicien d'exception, proposant de nouvelles voies. Il sait être un rythmicien implacable et extrêmement spectaculaire au swing magistral ou un coloriste imaginaire. Ces incantations quasi chamaniques trouvent des échos naturels dans ce projet bâti pour durer.

Et puis est monté sur scène un trio atypique. Composé du talentueux et décontracté trompettiste sarde Paolo Fresu, du facétieux pianiste cubain Omar Sosa et de l'inventif percussionniste indien Trilok Gurtu, on pouvait s'attendre à des surprises. Nous n'avons pas été déçus. Entre ces trois-là c'est plus que de la connivence. Ils sont un peu comme trois gamins heureux de se retrouver pour se jouer les uns des autres. Les rythmes cubains de Sosa flirtent avec les incantations quasi chamaniques de Gurtu tandis que les envolées spatiales de la trompette de Fresu nous portent haut. C'est du grand art qui réchauffe le cœur et l'âme. (La Voix Du Nord à propos du concert au Tourcoing Jazz festival)

La rencontre de ces trois «forts en jazz» est une des plus belles surprises de l'année. Leaders charismatiques, éprouvés à toutes les aventures sur des terrains musicaux ouverts au monde, compagnons de route des plus importants créateurs contemporains, les voilà réunis pour notre grand bonheur dans un projet sans contrainte où fusionnent librement leurs riches univers. Un véritable kaléidoscope sonore qui nous emporte dans une transe hypnotique d'un genre nouveau.

Musicien migrateur omniprésent sur les scènes du monde entier depuis une quinzaine d'année, Omar Sosa multiplie les expériences aux frontières des musiques caribéennes, africaines et d'Amérique du Sud. Il invente un son urbain d'une rare fraîcheur. La sonorité pleine, claire, tranquille et joyeuse de Paolo Fresu fait de ce grand trompettiste sarde une voix immédiatement identifiable. Il est sans conteste le trompettiste le plus en vue de la scène européenne, qui ne manque pourtant pas de talents. Quant à Trilok Gurtu, virtuose indien de la percussion, John McLaughlin, Jan Garbarek, Dave Holland, Neneh Cherry, Omara Portuondo, Pat Metheny, Annie Lennox, tous ont trouvés en lui un musicien d'exception, proposant de nouvelles voies.



Paolo Fresu / Omar Sosa / Trilok Gurtu

Trois musiciens gouvernés par leurs élans, trois explorateurs réglant leurs boussoles sur les pôles du Hasard, de la nécessité, de l'appétit d'apprendre et des affinités électives : au carrefour du jazz et de ses dérivés, de l'expérimentation formelle et de l'improvisation mélodique propre à tant de traditions du monde, Omar Sosa, Paolo Fresu et Trilok Gurtu étaient destinés à se rencontrer, et à conjuguer les forces poétiques de leurs gestes et de leur écoute.

Tout commence en 2006, à Hambourg, lorsque Omar Sosa convie Paolo Fresu pour un concert avec son groupe dans les studios de la NDR. L'invitation n'aurait pu être que de circonstance et de pure courtoisie : elle accouche d'un mémorable moment de complicité et de musicalité, scelle l'union entre deux consciences qui, plutôt que d'aborder leur art avec un tombereau de dogmes et de certitudes, préfère l'envisager avant tout sous le crible toujours changeant de la sensation : un mot qui, chez ces deux-là, se retrouve décapé de tout poncif et résonne comme le véhicule de tous les possibles. De leur communion initiale naîtront au fil des ans maintes performances scéniques, et les albums *Alma* (2012) et *Eros* (2016), dont les titres disent assez bien à quelles puissances et richesses fondamentales leurs dialogues font appel.

Curieux par nature et par désir, Omar Sosa et Paolo Fresu intégreront tout naturellement Trilok Gurtu sur leur terrain de jeu. C'est que, comme eux, l'Indien, virtuose sans esbroufe, magnifie l'idée d'un rassemblement des énergies et des esprits dont l'objet serait de transformer l'utopie musicale en souffle de vérité humaine, frémissante, nourrie par tous les bruissements de la vie sensible. Postées au point de jonction d'esthétiques et de langages qui en font un melting-pot des plus créatifs, les interactions entre les trois hommes ne sauraient pour autant être réduites à la seule commode

étiquette de «world music». Car leur musique n'est pas celle «du monde», mais bien celle d'un monde à la fois imaginé, et pleinement vécu : elle ouvre un horizon sans réelle limite, d'amples et mouvantes perspectives qui combleront tous ceux qui aiment écouter la rumeur toujours imprévisible du vivant, et la parole des hommes affranchis qui savent l'incarner.

Paolo Fresu (Né en 1961)

C'est avec le son des brebis, des vaches, du vent et de l'eau qu'il dit s'être éveillé à l'existence, au cœur intensément battant de la campagne sarde ; là où l'industrie musicale et les marchands de tourne-disques n'avaient pas forcément étendu leur empire. Contée ainsi, l'histoire de Paolo Fresu ressemble peut-être un peu trop à une fable. Mais c'est une fable qui dit la vérité. Car elle s'inscrit bel et bien dans la réalité nue d'une enfance passée à scruter les rumeurs du monde sensible, plutôt qu'à décortiquer et reproduire les mélodies des grands maîtres de la trompette jazz. Cet ancrage naturel explique sans doute pourquoi, cinquante ans après, alors même qu'il a accumulé une quantité impressionnante d'expériences et d'échanges musicaux en tout genre, le jeu de Paolo Fresu continue de donner la primauté à l'épure. À une forme fondamentale de justesse de ton, transcrivant avec une qualité de chant toute méditerranéenne le précepte toujours pertinent du «less is more».

La quête de simplicité n'est en rien un appel à la pauvreté ou à l'étroitesse d'esprit ; elle est même souvent l'apanage des esprits les plus bouillonnants, des créateurs les plus boulimiques, qui voit en elle une chance d'harmoniser les chants multiples de leur désir. C'est en intégrant les rangs de la banda puis des groupes de mariage de son village, Berchidda, que Paolo Fresu a découvert les enivrantes vertus de l'éclectisme - ce mot à la mode qui n'est jamais que la dernière traduction d'un sentiment noble et antique : la curiosité. Avidé de conquêtes, il a décidé d'accomplir une longue odyssée aux quatre coins du monde de la musique ; mais en voyageant léger, avec un minimum d'effets. Une approche confortée à l'orée de l'âge adulte par sa rencontre avec le jazz et l'art à la fois subtilement filé et diffracté de Miles Davis, en qui il a trouvé un exemple à méditer, plutôt qu'un modèle à reproduire. «je me suis rendu compte que ce n'était pas la vitesse qui m'intéressait», dira-t-il pour résumer l'impact de l'auteur de Kind of Blue, qui comme Chet Baker aura pour le coup accéléré son entrée dans la maturité.

Depuis, comme son aîné Enrico Rava, autre ambassadeur d'un jazz italien à l'humble grandeur, Paolo Fresu a illustré de mille façons l'idée que tout se noue dans la signature sonore, depuis la force du trait jusqu'à la création d'espaces. On le dit trompettiste, mais il a quelque chose d'un souffleur de verre, capable d'octroyer à chaque note un pouvoir d'évocation et de rémanence qui, en filigrane, saurait retranscrire l'éclat originel, le reflet d'or du tout premier geste musical, de la mélodie fondatrice. C'est pourquoi, quelles que soient les directions et incarnations qu'il adopte, on reconnaît en toute occurrence sa patte : à la tête de ses formations jazz en sextette, quintette ou quartette comme dans ses explorations des traditions sardes ou corses (avec l'ensemble A Filetta), dans ses compagnonnages avec Dhafer Youssef, Ralph Towner, Erik Marchand ou Richard Galliano comme dans ses échappées du côté des sonorités électroniques, dans ses hommages virevoltants à la musique baroque, à la pop ou aux chansons italiennes (voir son duo avec l'ogre du piano Uri Caine) comme dans ses délicats contre chants pour la voix du regretté Gianmaria Testa. «Le plus important; résume-t-il. ce n'est pas le matériel qu'on joue ; car il n'est jamais qu'un prétexte pour investir la musique, se plonger en son cœur.» C'est ainsi, sans nul doute, que l'enfant sarde qui, jadis, s'abandonnait aux

sortilèges sonores des éléments et des êtres de son île, continue de vibrer dans chacune des inflexions de son instrument.

Omar Sosa (Né en 1965)

«j'essaie de faire émerger un monde créole, c'est-à-dire libre et libéré.» C'est en ces termes que le pianiste Omar Sosa déroule ce qui, à ses yeux, représente plus qu'un programme esthétique : une philosophie de vie. Laquelle s'appuie sur la certitude que le jazz, et avec lui le geste essentiel de l'improvisation, se joue bien au-delà du carcan d'un simple plan de carrière, pour accéder au rang d'expérience initiatique. Depuis son album *Free Roofs*, qui en 1997 inscrivit d'emblée son nom au registre des grands inspirés, l'enfant de Camagüey, belle ville coloniale nichée au cœur de Cuba, développe ainsi dans sa musique une forme de rêverie aux accents mystiques. Son parcours a la beauté d'une spirale ascensionnelle sans butée, toujours remodelée dans la substance même des notes, des rythmes et des langages qu'il brasse sans répit ; avec la force et la vulnérabilité entremêlées d'un homme qui ambitionnerait autant de mettre la matière musicale en vibration que d'être agi par elle.

Comme tous les artistes spirituels, Omar Sosa a construit pas à pas, révélation après révélation, son ample vision. De son apprentissage du piano au conservatoire de Camagüey puis des percussions dans le grand bain surchauffé de La Havane, il a gardé un attachement viscéral, souverain, aux traditions de son île, et notamment au socle afro-cubain et au culte de la santería qui les soutiennent. De ses écoutes clandestines des figures tutélaires du jazz américain (Parker, Coltrane, Monk, Miles ...) et de leur descendance (Jarrett, Hancock, Corea, Weather Report ...), bannies par les autorités castristes, il a puisé la source d'une inspiration sans frontières ni matricules, d'une certaine éthique du dépassement. De ses premières tournées à l'étranger, et surtout de sa découverte du continent africain, de la diaspora noire et des multiples héritages qu'elle a générés, il a acquis l'intime conviction que son identité reposait sur un soubassement pluriel et fécond cette créolité suprême qui, à ses yeux, confine à l'universalité en transcendant définitivement les questions de genre, d'identité, d'appartenance crispée à tel ou tel clan.

Depuis lors, Omar Sosa, multipliant les formules (*AfroCubano Quarteto*, *Afri-Lectric Band* ...), les échanges (le trompettiste Stéphane Belmondo, le percussionniste Mina Cinelu, le violoncelliste Jaques Morelebaum, les chanteuses Susana Baca ou Mamani Keita ...) et les incursions sur d'autres champs d'expression (gnawa, electro, rap, musiques de films ...), n'a cessé d'élargir et d'affiner à la fois son approche syncrétique. Sourd à tout ce qui appelle à la prudence, partisan d'un certain risque de l'imaginaire, Omar Sosa ne prône pas seulement une manière de se mouvoir librement dans l'espace sonore, mais aussi de se promener sans entraves dans les couloirs du temps, des chemins cahoteux de l'expérience quotidienne jusqu'aux grandes routes souterraines qui ramènent aux trésors de sagesse de l'ancestral, du profond, de l'inépuisable. Une forme de désaxage et de dérive volontaire, choisie, qui remettrait les idées et le cœur à leur juste, leur fragile place. Et c'est ainsi que la musique d'Omar Sosa porte aussi l'empreinte d'un don propre aux grands vivants celui, naturel et pourtant si peu commun, de savoir accueillir à bras ouverts l'inconnu qui arrive.

Trilok Gurtu (Né en 1951)

Partages de savoirs, circulations d'énergies, transmissions de pensées... C'est au croisement de tous ces flux que le percussionniste, multi-instrumentiste, compositeur et chanteur indien Trilok Gurtu a nourri sa très vagabonde inspiration. Partages de savoirs, car son ADN de musicien s'est d'abord bâtie sur l'héritage légué par une belle lignée d'artistes : une grand-mère danseuse, une mère chanteuse (Shobha Gurtu, forte figure de la musique classique hindoustanie), un frère travaillant pour Bollywood ... Ce bagage, Trilok Gurtu, qui débuta aux tablas à cinq ans, s'est chargé de l'enrichir quelques années plus tard en jouant dans la rue, les hôtels ou les mariages avec un set de percussions de fortune, constitué de tout ce qui lui passait sous les mains, et avec cette audace sans pose, cette insouciance iconoclaste malgré elle propre aux autodidactes. Un formidable bric-à-brac non conventionnel, qui deviendra la marque de fabrique d'un homme constamment à l'affût, convaincu que l'oreille reste à vie le premier instrument de tout musicien digne de ce nom. Circulations d'énergies, car c'est par les voyages et par la découverte du jazz (via John Coltrane) et des musiques occidentales que son tempérament passe-murailles s'est forgé, y compris lors d'une expérience un peu cuisante sur les bancs du très coté Berklee College of Music de Boston. «Je n'ai pas été au bout du cursus, se rappelait-il en 2009, et malgré les apparences ce fut une bénédiction. Car cela m'a permis de développer mon propre style, loin de l'arrogance qui émane de ce type d'institutions.» Transmissions de pensées, enfin, car c'est par le sel des rencontres que Trilok Gurtu a achevé de composer l'incomparable saveur hybride de son art musical. Infatigable éclaireur au sein des formations Oregon et The Glimpse comme dans les albums qui portent son nom, il a su se faufiler entre les lignes des genres jazz, musiques brésiliennes ou maliennes, chanson italienne, pop, musiques savantes d'Inde et d'ailleurs ...) et se projeter aux avant-postes de tous les terrains esthétiques en mouvement. En témoignent ses échanges télépathiques avec les guitaristes John McLaughlin, Bill Laswell ou Ralph Towner, le saxophoniste Jan Garbarek, le trompettiste Don Cherry, les percussionnistes Zakir Hussain ou Nana Vasconcelos, ou encore le trop méconnu compositeur et pianiste Daniel Goyone : autant d'oiseaux rares et migrants, insaisissables poètes aux semelles de vent que Trilok Gurtu n'aura évidemment pas croisés par hasard. Ou plutôt c'est précisément parce que cet improvisateur de haut vol a toujours placé le hasard comme l'un des ferments de sa créativité qu'il a réussi à se tracer un chemin semé d'innombrables rencontres au sommet. Son œuvre est l'une des illustrations les plus éloquentes du concept de serendipity - soit «le don de faire par hasard des découvertes heureuses». .Mais qu'on ne s'y trompe pas : chez Trilok Gurtu, ce don-là doit moins à la seule bonne fortune qu'au génie de savoir faire advenir l'inouï.

Richard Robert

Les pérégrinations jazzistiques

vu le mardi 13 décembre 2016

Paolo Fresu, Trilok Gurtu, Omar Sosa à l'Auditorium de Lyon



C'est presque en néophyte que j'aborde cette soirée. Bien sûr j'avais déjà lu ou entendu sans y prêter grande attention à **Omar Sosa** et **Paolo Fresu**. Mais c'est au feeling que je me suis décidé pour cette soirée comme lorsque j'achète un disque sans l'avoir jamais entendu parce que la pochette me plait.

J'arrive à 19h45 à l'Amphi 3000 (*Ndlr : à la Cité internationale de Lyon*), il n'y a personne ??? Mince (et le mot est petit) ! C'est à l'Auditorium de LYON !! J'y fonce, me gare et à 20h05 j'entre à l'Auditorium. Bien accueilli par les hôtesse de Jazz à Vienne organisateur de l'évènement. En retard donc pour ne pas déranger je vais au second balcon.

Cela me donne du recul et de la hauteur. J'arrive sur la fin du premier morceau : du rythme, de la musique qui vibre bien restituée dans cet écran musical qu'est l'Auditorium.

Au centre **Paolo Fresu** à la trompette, à droite le troisième larron **Trilok Gurtu** aux percussions et à gauche **Omar Sosa** aux pianos et orgue. Il entame le second morceau par un solo de piano bientôt rejoint par Paolo puis Trilok. Ça sonne bien, le courant passe.

Le troisième morceau débute avec Omar qui danse bientôt genoux fléchis, une main au piano et l'autre à l'orgue. Ça swingue, quel entrain !

Le quatrième morceau débute au "cajón" dans un échange percus - piano puis Omar scatte / percus des joues, tandis que le public bat la mesure. Trilok le rejoint dans un duo de scat. C'est une belle rencontre, qu'Omar finira en douceur sur un solo de piano.

Déjà cinquante minutes se sont écoulées sur ces quatre premiers morceaux. Je me coule dans l'ambiance. On arrive au cinquième entamé par un duo piano - trompette très cool, un beau moment de sérénité, plus de stress. On croirait entendre Miles. Arrive le chant indien qui conforte cette sensation. Omar passe du clavier au chant, Trilok nous fait une

démonstration de ses talents au xylo et bruitages. C'est psychédélique, je retrouve les sensations des concerts de musique progressive des années 70 ; ça plane pour moi. Cela durera 22 minutes d'apaisement et de vide/plénitude. Superbe, ils saluent et ce serait déjà la fin ?

Non, le rappel arrive : Omar au piano et à la trompette de Paolo/ Miles. Instant suspendu qui va un peu s'accélérer grâce aux percussions. Omar se partage entre les deux claviers, chante et fait chanter toute la salle. 12 minutes relax. C'est vraiment fini. Ce fut un moment magique. Merci au destin d'avoir provoqué ces rencontres et à mon intuition d'avoir flashé sur leurs noms.

Chérif Meflah & photos Marion Tisserand

Omar Sosa, Paolo Fresu et Trilok Gurtu à A Vaulx Jazz

A world trilogy...

On a plutôt l'habitude d'aller les voir chacun en leader et tête d'affiche, ou souvent de les entendre en redoutables sidemen auprès des plus grands compositeurs de la planète jazz. Alors comment ne pas être aimanté par la proposition de les retrouver tous ensemble réunis dans un trio de peu d'habitude, mais d'altitude et sans attitude. Avec d'autant plus de latitude pour rejoindre et connecter leurs coordonnées sphériques. Celles de deux îles, Cuba pour le facétieux pianiste Omar Sosa, la Sardaigne pour l'inventif trompettiste Paolo Fresu, et du continent monstre de l'Inde avec l'un de ses plus emblématiques représentants en matière de percussions, le chamanique rythmicien Trilok Gurtu. Si les deux premiers ont déjà le loisir de jouer ensemble depuis près de dix ans dans une alchimie éprouvée (disque et tournée Alma en 2011), le trio avec Trilok constitué depuis six ans est beaucoup plus rare en scène. Une trilogie des mondes qui se fait par nature pure world music dans sa portée onirique, une fusion libre de leurs univers respectifs, forcément voyageuse et savamment métissée. Du pastel au flamboyant, les trois coloristes façonnent une toile bigarrée où les compos toujours très mélodiques - on y décèle souvent une forme de romantisme provenant de la poésie propre aux îles- restent simples et toujours très fluides. Pour mieux donner des ailes à nos oreilles et les emporter vers des contrées aériennes, voire parfois spatio-temporelles. Un hors-planète qu'insuffle peu à peu ce trio sensoriel basé sur un toucher, un souffle, une frappe. Une connexion triangulaire qui optimise la prédisposition de chacun à l'impro pour déborder de la grille initiale, retombant toujours sur leurs pattes comme des félins agiles.

Rythmiciciens hors-pair...

Habitant un vaste espace scénique à la dimension de leur terrain de jeu sonore, les trois complices sont plus souvent en deux plus un. Au centre se singularise étonnamment Fresu assis de profil sur une chaise, jouant de biais un genou à terre tantôt versé côté sud pour Sosa, tantôt versé côté nord pour Gurtu, auxquels il délivre tour à tour ses échappées aux trajectoires stellaires. Comme un arbitre central temporisant le ping-pong rythmique des deux autres qui rivalisent d'entrain tels deux gosses capables de toutes les pitreries pour se tenir la dragée haute. Outre son clavier, Sosa, debout le plus souvent, enveloppant sa longue gracilité dans son traditionnel drapé de prince des sables au blanc immaculé, percute aussi les cordes de son piano grand queue ouvert avec un balai de percussionniste. Sorti de son parc à jouets insolites, Gurtu rapproché en front de scène martèle le cajon amplifié sur lequel il s'assied. Le duel des rythmiciciens s'instaure à un niveau qui va aller jusqu'à l'extinction du jeu instrumental pour se faire strictement vocal. Une prolongation que d'aucuns auront trouvée franchement languette, certes tenant de la surenchère amusante mais qui a le mérite de démontrer s'il en était encore besoin le sens inné et hyper développé de la percussion sonore chez ces deux musiciens. Ils ont souvent d'ailleurs chacun à leur façon un son assez "aquatique" avec leurs instruments, et leurs "ablutions" au débit de mitraillette est à comparer à un matraquage de tablas. Une sorte de battle d'onomatopées, un gargarisme de notes vocales dont Gurtu est coutumier. On y découvre donc plutôt Omar Sosa dans l'exercice et le gaillard semble jubiler d'avoir du répondant. Il y transparaît en tout cas un plaisir quasi enfantin et sans contrainte, en franche liberté.

...et trompettiste hors pair

Cette longue parenthèse tonitruante en aurait presque fait oublier le discret Paolo Fresu sans cette belle plage qui suit et lui est particulièrement dévolue. Qu'il saisisse la trompette ou le bugle, les volutes sont doucereuses et quelques notes de piano suffisent à les accompagner dans leur profondeur abyssale. Le delay nous met en suspension tandis que Gurtu, toujours très inspiré par la nature triture ses ustensiles de grand sorcier pour faire naître de l'agitation d'un serpent in des gazouillis d'oiseaux, et simuler le vent (Trilok...) dans celle d'une tôle ondulée. Fascinant bruitiste, simulateur mystique, maître Gurtu nous happe tel un gourou et rend l'auditoire captif, le sorcier se faisant sourcier quand les effets sonores de son seau d'eau amplifié nous ouvrent les vannes pour nous projeter dans une dimension qui donnerait l'impression d'entendre l'étrange B.O d'un film fantastique. Les "planeries" de la trompette participent à la mise en orbite avant que nous soyons ramenés sur la terre ferme pour s'y dégourdir les pieds, dès lors que Sosa nous tire une dernière fois de la rêverie à coup de fulgurances cubanissimo. La fin du voyage lors du rappel est d'ailleurs restée dans l'esprit de l'île du pianiste avec une reprise originale -quoi qu'un brin flemmarde- d'un standard du genre.

Michel Clavel & photos Jazz-Rhone-Alpes.com